

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 47

Artikel: Onna consurtachon per tsi lo māidzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190045>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

con avoué lo crouïo Pequabou et lo chenapan m'a bailli on pétâ su lo naz.

— Ah ! cé pandoure a ouzà tè bailli on pétâ ! mè peinso que cein n'est pas restâ dinsè ?

— Oh ! foutre na, qne cein n'est pas restâ dinsè !...

— A la boune hâora ! Et qu'as-tou fé quand t'as z'u reçu l'atout ?

— Eh bin, su z'u mè lavâ vai lo borné, kâ y'éte tot einsagnolâ et mè su einvenu po mè reduirè.



ONNA CONSURTACHON PER TSI LO MÂIDZO.

On lulu, pe dzanliâo et farceu què malâdo, preteindâi on dzo avâi la crêvena, que n'est pas 'na maladi ; mâ on dit qu'on est dinsè quand on est on bocon mau-fotu. Lo gaillâ volliâvè finnameint eimbétâ lo mайдzo et lo va consurtâ po savâi quin remido lâi volliâvè bailli, et po vairé quienna maladi lâi volliâvè trovâ.

— Eh bin, lâi fâ lo mайдzo, dè quiet vo plieindèvo ? a te oquie que vo fassè mau ?

— Ne sé pas bin que y'é, repond lo gaillâ ; mâ dein ti lè cas y'a oquie que ne va pas dein la carcasse.

— Drum-i-vo ?

— Oh ! dormo coumeint on modzon.

— Ai-vo dè l'appétit ?

— Câisi-vo ! medzo coumeint on lâo.

— Schâdè-vo tandi la né ? ai-vo dè la fivre ?

— Dâi iadzo que y'a, scho coumeint on bâo et y'é 'na fivre dè tsévau ; mâ pas soveint. Enfin quiet ! ne souffro pas pi tant, mâ n'é pas mè d'acquouet qu'on vilhio bocan. Que mè faut-te férè ?

Lo mайдzo, qu'êtai on tot mâlin et que vayâi prâo iô la tsatta avâi mau âo pi, lâi repond :

— Vo drumi coumeint on modzon, vo z'ai on appétit dè lâo, onna fivre dè tsévau, vo schâdè coumeint on bâo et vo n'ai pas mè d'acquouet qu'on vilhio bocan ! Vo faut alla consurtâ lo vitérinéro !

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

III

L'institutrice, un peu interloquée, ne répondit pas, et la petite baronne, jugeant que l'entretien n'avait que trop duré, reprit rapidement :

— Cent cinquante francs par mois, deux heures par jour. Est-ce chose convenue ? Il nous restera assez de temps pour le reste : la danse, le cheval, le tir, la natation, l'escrime, la chasse, les jeux de toutes sortes, le lawn-tennis, très hygiénique le lawn-tennis et très en vogue pour les jeunes filles bien élevées, la promenade, le monde.

M^{me} Thérèse Maignan se leva.

— Eh bien, nous commencerons demain, conclut la baronne ; ah ! non, c'est un vendredi, je suis superstitieuse, vous viendrez lundi. Mais permettez et ne parlez pas encore, je tiens à ce que vous voyiez votre élève.

— La baronne sonna. — Priez mademoiselle de venir me trouver.

M^{me} Lucrèce parut.

L'institutrice, sous ce fier nom, énumérait tout ce que celle-ci devait apprendre et s'imaginait voir émerger une grande et forte fille, solide, respirant la santé et l'intel-

ligence : ce fut une poupée à ressort, accusant une douzaine d'années à peine, qui surgit devant elle.

Elle partait en promenade avec sa gouvernante ; le coupé, attelé, attendait.

Sa robe n'était qu'un fouillis de soie et de velours, un nid de fanfreluches chargées de boucles d'acier, de rubans de satin et de fleurs épanouies ; un collier de perles au cou, des bagues au doigt et un lot de porte-veine au bras.

Mais, ce qui dominait chez elle, c'était le chapeau : un chapeau rouge, écarlate, énorme, monstrueux, qui enveloppait la tête, l'envahissait, l'enfouissait, l'écrasait ; plus de tête, plus de visage. La pauvre petite figure maigriote disparaissait tout entière, et, quant au corps, il se tenait droit et raide, tournant, pivotant sur lui-même.

— Lucrèce, je te présente ta nouvelle maîtresse ; tu seras bien sage avec elle ?

L'enfant ne leva pas la tête, le chapeau en eût souffert ; elle salua à la prussienne et reprit sa pose, comme au port d'arme.

— Va, ma fille, dit la baronne d'un ton ennuyé ; recommande bien à Roger d'aller au pas, et reviens avant la brume, les soirées sont encore fraîches. Iras-tu faire un tour au manège ?

— J'ai donné rendez-vous à mes amis, à Massalska, à la petite de Kersaint, aux deux soeurs Potenkin, et nous finissons par le tir, siffla la petite tout d'une traite.

— Toute la colonie étrangère ? Parfait ! alors, s'écria la baronne, ne te remue pas trop, mignonne, et, si tu passes par là, tue beaucoup de pigeons.

Seule dans sa chambre, la porte close, Thérèse en pleurait.

— Voilà donc la maison où il va me falloir aller tous les jours, se disait-elle, l'enfant qui recevra mes leçons, la femme qui me dictera ses ordres.

Elle pensa à sa mère et s'essuya les yeux. Celle-ci rentrait et courait à sa fille, l'interrogeant d'un regard anxieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un sourire qui peignit la joie, je commence lundi.

— Oh ! tant mieux, et... ça ira ?

— Sans doute.

— Ça ne te coûte pas trop ?

— Mais pas du tout ; je suis enchantée, au contraire. Outre que c'est pour nous une bonne aubaine qui arrive à propos, il y avait longtemps que je désirais avoir une occupation qui me prit un peu de temps tous les jours.

— Nous avions la broderie.

— Ah ! oui, fit-elle en riant ; nous pouvons en faire un peu moins et nous gagnerons un peu plus.

— J'aurais préféré pour toi un autre genre de maison.

— Pourquoi ?... cette dame est bien ; la jeune fille paraît très douce ; la baronne de Saint-Mégret est veuve, et je crois qu'elle reçoit très peu.

— Tout est pour le mieux.

— Seulement... Oh ! non, c'est une pensée qui me vient et que je devrais bien garder pour moi. Figure-toi que mon élève accuse quinze ans et en paraît douze, et que sa mère parle de la marier.

— C'est un peu tôt.

— Il paraît que, si elle était plus avancée dans ses études, ça serait déjà fait.

— On aurait attendu au moins l'âge réglementaire : quinze ans et trois mois.

Le jour dit arriva, et la leçon commença.

— Ça va parfaitement, dit Thérèse, le soir, à sa mère ; M^{me} Lucrèce n'est pas très intelligente, mais elle a bonne volonté, et, si elle avait été mieux dirigée, il y avait en elle l'étoffe nécessaire pour en faire une femme très suffisante.